

L'École entre sociétés, patrimoines et territoires
L'École tra società, patrimoni e territori

Michel Gras

Directeur de l'École française de Rome

Au début des années 1970, «l'ouverture» de l'École à l'époque contemporaine permettait d'insérer dans les nouveaux statuts une «section» d'histoire moderne et contemporaine qui a apporté depuis plus de trente ans une contribution importante aux travaux de l'institution. Je voudrais ouvrir dans cette *Lettre* un débat qui pourrait se prolonger au cours des prochaines années pour savoir comment l'École – dans le monde d'aujourd'hui – peut réfléchir à de nouvelles orientations en cohérence avec sa propre histoire et sa propre évolution, sans oublier que l'histoire et l'archéologie doivent demeurer les deux piliers de l'institution.

Il ne s'agit aucunement de plaider pour une «ouverture» aux sciences sociales (autres que l'histoire) et/ou aux sciences de l'environnement qui se traduirait par une nouvelle «section» qui s'ajouterait aux précédentes. Cette approche cumulative et mécanique me semblerait aujourd'hui particulièrement inadaptée. La démarche que je propose d'explorer est tout autre.

En effet, il s'agit de voir s'il serait possible d'aller au-delà des tentatives déjà faites dans certains domaines, par exemple en histoire urbaine – depuis l'opération *Mégapoles* voulue, conçue et portée par Claude Nicolet –, pour associer plus complètement les sciences sociales aux sciences humaines dans des opérations portant sur les territoires urbains et ruraux. Cette approche, qui ne serait en rien exclusive, utiliserait toute la gamme des sciences sociales (de l'économie au droit et à la sociologie) et des sciences de l'environnement, et plus seulement la géographie et l'anthropologie culturelle comme dans le passé.

Il serait évidemment nécessaire que cet amalgame se fasse en respectant les méthodes de travail de chaque science dans la mesure où la notion de science auxiliaire paraît aujourd'hui largement obsolète.

L'École et le patrimoine dans l'Italie d'aujourd'hui

L'Italie, où l'École travaille depuis sa création (1873), est un pays qui connaît actuellement une discussion «fédéra-

Michel Gras

Direttore dell'École française de Rome

All'inizio degli anni 1970, "l'apertura" all'età contemporanea dell'École ha permesso di inserire nei nuovi statuti una "sezione" di storia moderna e contemporanea che, da più di trent'anni, ha dato un importante contributo ai lavori dell'istituto.

Vorrei aprire con questa Lettre un dibattito, che potrebbe prolungarsi nei prossimi anni, per sapere in che modo l'École oggi può pensare a nuovi orientamenti coerenti con la propria storia e la propria evoluzione, senza dimenticare che la storia e l'archeologia devono restare due pilastri dell'istituto.

Non si tratta, tuttavia, di sostenere un'apertura alle scienze sociali (diverse dalla storia) e/o alle scienze ambientali che debba tradursi con la nascita di una nuova "sezione" da aggiungere alle precedenti. In questo momento, quest'approccio cumulativo e meccanico mi sembrerebbe particolarmente inadatto. Il metodo che propongo di esplorare è completamente diverso.

*In effetti, si tratta di capire se sia possibile andare oltre i tentativi già fatti in alcuni campi, per esempio nell'ambito della storia urbana – dopo l'operazione *Mégapoles* voluta, concepita e portata avanti da Claude Nicolet –, per associare più strettamente scienze sociali e umanistiche in operazioni che prendano in considerazione i territori urbani e rurali. Questo approccio, per nulla esclusivo, utilizzerebbe tutta la gamma delle scienze sociali (dall'economia al diritto e alla sociologia) e delle scienze ambientali e non più soltanto la geografia e l'antropologia culturale come nel passato.*

Sarebbe naturalmente necessario che questo accostamento si realizzasse rispettando i metodi di lavoro di ogni disciplina, nella misura in cui la nozione di scienza ausiliare appare attualmente ampiamente obsoleta.

L'École e il patrimonio nell'Italia di oggi

In Italia, dove l'École svolge le sue attività da quando è stata istituita (1873), è in atto una discussione "federalista" che, da un certo punto di vista, rilancia il tradizio-

liste» qui relance d'un certain point de vue le traditionnel débat entre le Nord et le Sud, et qui repose indirectement la question méridionale ouverte à la fin du XIX^e siècle après l'Unité.

Cette discussion trouve un écho dans la commémoration du 150^{ème} anniversaire de l'Unité italienne (1861). Dans ce contexte, le président de la république italienne a rappelé l'importance de la connaissance historique sur le pays et son territoire.

Par ailleurs, l'Italie est soumise de manière régulière à des tremblements de terre et des catastrophes naturelles qui bouleversent des régions et des villes entières (L'Aquila en 2009), ce qui ajoute une dimension dramatique à la réflexion en cours. Les débats sur la protection du patrimoine qui se sont développés à ce propos ne peuvent faire oublier les questions sociales qui doivent être prioritairement affrontées. Mais les interventions ne peuvent non plus se limiter à des actions spectaculaires sur quelques chefs-d'œuvre quand c'est tout un tissu environnemental, culturel et artistique qui est bouleversé dans des villes mais aussi dans les campagnes. Les analyses doivent être faites à toutes les échelles. La notion de patrimoine diffus prend ici tout son sens.

Une autre actualité porte sur la gestion des biens culturels après les accidents survenus à Rome et à Pompéi au cours des dernières années (écroulement de structures antiques). Le patrimoine apparaît à certains à la fois comme trop coûteux quand il s'agit de décider des subventions et comme une ressource financière qui rapporte trop peu quand il s'agit d'évaluer les sources de financements possibles pour l'État ou pour les collectivités territoriales. Le regard sur le tourisme est ambigu dans la mesure où celui-ci est effectivement source de revenu tout en exigeant un entretien et une vigilance accrues. Ici s'ouvre la nécessité d'une réflexion partagée sur l'économie de la culture et les politiques de l'emploi, que les archéologues et historiens doivent intégrer aux côtés des économistes. Le patrimoine est aujourd'hui un enjeu économique majeur et, ici encore, il faut une démarche pluridisciplinaire qui fait cruellement défaut aujourd'hui. Et il serait préférable que des recherches sur l'économie du patrimoine se développent non seulement à Paris mais aussi dans des institutions «de terrain» comme l'École plutôt que dans des instances purement administratives : sur de tels sujets, il ne suffit pas de rassembler des chiffres comme le font trop souvent les agences, *il faut de la recherche*.

Le patrimoine, un fois de plus, apparaît comme un tout et non comme une addition de monuments et d'objets. Une mémoire d'un territoire, des hommes et des communautés qui y vivent. Un patrimoine tout à la fois matériel et immatériel. La mémoire d'un État unitaire.

Les archéologues, pour leur part, ont progressivement compris qu'opposer le paysage et le patrimoine était de plus en plus artificiel. Quel sens cela aurait-il de fouiller, d'étudier, de restaurer et de valoriser un monument qui se trouverait dans un paysage totalement et définitivement dégradé ? Aucun, ni sur le plan pratique (la restauration ne durerait pas longtemps) ni sur le plan conceptuel. À moins que ce ne soit considéré comme un levier pour assainir le

nale dibattito tra Nord e Sud e che si appoggia indirettamente sulla questione meridionale apertasi alla fine del XIX secolo dopo l'Unità.

Questa discussione riecheggia nelle commemorazioni del 150° anniversario dell'Unità d'Italia (1861). In questo contesto, il Presidente della Repubblica italiana ha ricordato l'importanza della conoscenza storica del paese e del suo territorio.

Peraltro, l'Italia è colpita regolarmente da terremoti e catastrofi naturali che sconvolgono intere regioni e città (L'Aquila nel 2009), fatto che conferisce una dimensione drammatica alla riflessione in corso. I dibattiti sulla protezione del patrimonio culturale sviluppati a questo proposito non possono far dimenticare i problemi sociali che devono essere affrontati in modo prioritario. Tuttavia, gli interventi non possono limitarsi soltanto ad azioni spettacolari su pochi capolavori quando invece è l'insieme del tessuto ambientale, culturale e artistico che è sconvolto sia nelle città sia nelle campagne. Le analisi devono essere fatte a tutti i livelli. La nozione di patrimonio diffuso assume in questo caso tutto il suo significato.

Dopo i recenti incidenti di Roma e Pompei (crollo di strutture antiche) l'attualità ha portato in primo piano sulla gestione dei beni culturali. Il patrimonio culturale appare, secondo alcuni punti di vista, o troppo costoso quando si tratta di sovvenzionarlo, o come risorsa finanziaria dal rendimento troppo basso quando si tratta di valutare le fonti di finanziamento per lo Stato o gli Enti locali. Il giudizio sul turismo è ambiguo nella misura in cui quest'ultimo, in effetti, rappresenta una fonte di reddito che però richiede una cura e una vigilanza crescente. Si apre qui la necessità di una riflessione condivisa sull'economia della cultura e le politiche occupazionali che archeologi e storici devono fare insieme agli economisti. Il patrimonio culturale costituisce oggi una grande sfida economica e, anche in questo caso, necessita una metodologia interdisciplinare che in questo momento manca crudelmente. Sarebbe auspicabile che le ricerche sull'economia del patrimonio culturale si sviluppessero non solo a Parigi, in ambiti puramente amministrativi, ma anche nelle istituzioni presenti "sul campo" come l'École: su questi temi non basta raccogliere dei dati, come spesso fanno le agenzie, ma vi è bisogno di ricerca.

Il patrimonio, ancora una volta, appare come un insieme e non come un'addizione di monumenti e oggetti. La memoria di un territorio, di uomini e di comunità che lo occupano. Un patrimonio materiale e immateriale. La memoria di uno Stato unitario.

Gli archeologi, dal canto loro, hanno progressivamente capito che contrapporre paesaggio e patrimonio era sempre più artificiale. Che senso avrebbe scavare, studiare, restaurare e valorizzare un monumento che si trova in un paesaggio totalmente e definitivamente degradato? Nessuno, né sul piano pratico (il restauro non durerebbe a lungo) né sul piano concettuale. Sempre che tutto ciò non sia considerato come uno stimolo per bonificare il paesaggio o come la volontà di conservare

paysage, ou comme la volonté de garder des « oasis » de culture au sein d'espaces industriels et urbains.

Les paysages sont des constructions humaines ou, plus exactement, ils relèvent *simultanément* de la nature et de la culture (Angelo Torre, *Annales HSS*, 2008, p. 1129) : rares sont dans les zones tempérées les portions de territoire qui n'ont pas été plus ou moins profondément façonnées par l'homme. Et si les archéologues affrontent un site menacé et inséré dans des zones industrielles, il serait bon qu'ils puissent avoir des collègues de la même institution qui effectuent des analyses de sciences sociales sur ces réalités contemporaines. En sens inverse, des dépouillements d'archives et des enquêtes archéologiques peuvent donner du sens à des travaux de sciences sociales.

Le patrimoine, par définition, concerne toutes les époques. L'École serait bien inspirée de s'attacher aussi au patrimoine des époques moderne et contemporaine et notamment au patrimoine industriel méditerranéen. Il y a là un champ de recherche scientifiquement légitime, et l'École a toute légitimité pour y opérer. Il est assez absurde de devoir faire de gros efforts pour sensibiliser certains milieux au patrimoine antique et médiéval, alors que le patrimoine plus récent mais tout aussi important est plus facile à comprendre pour nos contemporains.

La présence en Italie – et d'abord à Rome – d'un milieu européen et international sans égal ailleurs dans le domaine des sciences humaines et sociales ne peut ici être oubliée. Le réseau des instituts est en train de publier un ouvrage sur les diverses législations du patrimoine (*Cultural Heritage between Conservation and Research*, Rome, Unione, 2011). Ce milieu international romain, largement intégré depuis des décennies aux structures de recherche italiennes, doit être un levain pour consentir une relance intellectuelle dont l'Italie a besoin aujourd'hui. L'École doit tenir toute sa place dans ce processus vertueux et consensuel fondé sur une « *idea aperta, generosa, non statica della Nazione* » (Giorgio Napolitano).

Globaliser et « territorialiser » ?

Plusieurs conditions sont donc réunies pour que se développe une analyse plus globale et une approche plus « systémique ». Celle-ci est en cours dans plusieurs régions et universités d'Italie, de la Toscane aux Pouilles et à la Sicile. Une approche « territorialiste » – pour employer un mot à la mode dans certains milieux intellectuels italiens particulièrement innovants – ne saurait dans ce contexte oublier une nécessaire dimension anthropologique ni devenir exclusive. Son rôle peut devenir stratégique étant donné le contexte politique, social et culturel du pays qui nous accueille.

Dans quelle mesure une institution comme l'École peut-elle apporter sa contribution par des interventions concrètes qui répondraient à un cahier des charges ? Il apparaît, depuis de nombreuses années, que c'est une approche *par* la recherche qui est capable d'ouvrir des perspectives nouvelles. Il serait donc opportun d'étudier les conditions nécessaires pour faire émerger des dynamiques territoriales en croisant les disciplines scientifiques

delle “oasi” di cultura all'interno di spazi industriali e urbani.

I paesaggi sono delle costruzioni umane, o, più esattamente, appartengono simultaneamente alla natura e alla cultura (Angelo Torre, Annales HSS, 2008, p. 1129): nelle aeree temperate sono rare le porzioni di territorio che non sono state profondamente modellate dall'uomo. E se gli archeologi si trovano di fronte a un sito minacciato e inserito in aree industriali, sarebbe auspicabile che abbiano dei colleghi appartenenti alla stessa istituzione che svolgano su queste realtà contemporanee delle analisi attinenti alle scienze sociali. Analogamente, le ricerche d'archivio e quelle archeologiche potrebbero completare gli studi di scienze sociali.

Il patrimonio per definizione, comprende tutte le epoche. L'École trarrebbe grandi vantaggi se si interessasse anche al patrimonio dell'età moderna e contemporanea, in particolare al patrimonio industriale mediterraneo. Abbiamo qui un campo di ricerca scientifica legittimo e l'École ha la legittimità per operare in questo ambito. È abbastanza assurdo dover fare grandi sforzi per destare in alcuni ambienti l'interesse verso il patrimonio antico e medievale, mentre quello più recente, altrettanto importante, per i nostri contemporanei è più facile da comprendere. In Italia – e in primis a Roma –, la presenza nel campo delle discipline sociali di un ambiente europeo e internazionale, senza eguali altrove, non può essere qui dimenticato. La rete di istituti internazionali sta per pubblicare un'opera sulle diverse legislazioni riguardanti il patrimonio (Cultural Heritage Between Conservation and Research, Roma, Unione, 2011). L'ambiente internazionale romano, da decenni ampiamente integrato nelle strutture di ricerca italiane, deve rappresentare uno stimolo per permettere un rilancio intellettuale di cui oggi l'Italia ha bisogno. L'École deve assumere completamente il suo ruolo in questo processo virtuoso e consensuale basato su “un'idea aperta, generosa, non statica della Nazione” (Giorgio Napolitano).

Globalizzare o “territorializzare” ?

Sono pertanto riunite molte condizioni che permettono di sviluppare un'analisi più globale e un approccio più “sistemico”. Ciò sta avvenendo in numerose regioni e università italiane, dalla Toscana alla Puglia, alla Sicilia. Un approccio “territorialista” – per utilizzare un termine alla moda in alcuni ambienti intellettuali italiani particolarmente innovativi – non dovrebbe lasciar da parte una necessaria dimensione antropologica né essere esclusiva. Il suo ruolo può diventare strategico dato il contesto politico, sociale e culturale del paese che ci accoglie.

In che misura un'istituzione come l'École può contribuire attraverso interventi concreti che risponderebbero a una serie di precisi interrogativi ? Da molti anni appare evidente che l'approccio attraverso la ricerca può aprire nuove prospettive. Sarebbe quindi opportuno studiare le condizioni necessarie per fare emergere delle dinamiche territoriali utilizzando diverse discipline scientifiche

traditionnelles. Alors les véritables potentialités de ces territoires apparaîtront en pleine lumière en échappant à des visions trop stéréotypées.

À ceux qui penseraient à ce stade que l'École française de Rome est bien loin de tout cela, il faut rappeler que l'École est bien armée pour affronter des approches territoriales en mobilisant des savoirs complémentaires mais dans la pratique trop souvent éloignés les uns des autres. Un médiéviste dépouille les fonds d'archives dont il a besoin pour sa recherche sur une ville, alors que, au même moment, son collègue archéologue fait des sondages dans un autre territoire pour répondre à ses propres questionnements, tandis qu'un géographe affronte un troisième secteur, avec encore une autre approche.

Est-il utopique de penser que des politiques scientifiques adaptées puissent permettre un jour de travailler systématiquement de manière plus structurée avec la volonté de contribuer, par delà les problématiques spécialisées qui gardent leur valeur, à un partenariat scientifique plus cohérent ?

En lisant ces lignes, on pourra songer à ce qui s'est fait ici ou là dans le passé. On pourra évoquer, entre autres, des actions concertées incitatives (ACI) du Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche en 1999 («La ville : enjeux de société et questions scientifiques») et en 2004 («Espaces et territoires»). J'ai déjà évoqué des opérations multidisciplinaires sur la ville conduites à l'École avec succès. Plus récemment, le programme ANR 2007-2010 sur la Piazza Navona et son quartier s'est inscrit dans cette logique intégrée, de même que, encore trop partiellement, celle (2010-2013) portant sur les littoraux de l'Adriatique (projet ANR dans lequel l'École est partenaire principal). En outre les enquêtes de trois anciens membres de l'École, relatives au «droit du sol» (Julien Dubouloz, MMSH, Aix-en-Provence), aux «savoirs des eaux» (Alice Ingold, EHESS, Paris) ou à l'urbanisation des littoraux méditerranéens dans le cadre d'un programme RAMSES (Coline Perrin, INRA, Montpellier) sont autant de contributions précieuses pour le développement d'enquêtes ambitieuses.

Toutefois il semble qu'il y ait encore un pas à franchir pour faire de ces tentatives autre chose que des expériences, à savoir une «manière de faire» qui serait au cœur de la pratique scientifique d'une institution comme l'École : sans doute, en faisant des programmes assez courts (cinq ans au plus) de manière à changer de territoire afin de permettre des renouvellements de partenaires. Et avec l'ouverture d'un dialogue suivi avec les collectivités territoriales (région, province, commune) de manière à s'engager à la fois en raison d'un objectif scientifique affiché mais aussi des demandes des partenaires locaux : il n'y a que des avantages, y compris scientifiques, à échanger avec de tels acteurs. Il est absurde que des villes sur lesquelles l'École a publié des monographies de qualité ignorent complètement ces travaux et pas seulement en raison de la langue (même si cette question sera à revoir). Il y a des jumelages à établir pour un travail de recherche en commun. Nous avons trop peu de conventions avec des partenaires territoriaux : il y a là pour l'École une «nouvelle frontière».

tradizionali. Così le potenzialità reali di questi territori appariranno in piena luce sfuggendo a visioni troppo stereotipate.

A quelli che pensassero che, a questo punto, l'École française de Rome sia ben lontana da tutto ciò, bisogna ricordare che essa è ben attrezzata per affrontare approcci territoriali mobilizzando delle conoscenze complementari che però nella pratica sono troppo distanti l'una dall'altra. Un medievista analizza i fondi archivistici su una città, mentre, contemporaneamente, il collega archeologo effettua dei sondaggi in un altro territorio per rispondere ai propri interrogativi, e un geografo affronta un terzo settore attraverso un altro approccio ancora.

È utopistico pensare che apposite politiche scientifiche possano permettere un giorno di lavorare in modo più strutturato per contribuire alla costruzione, al di là delle problematiche specialistiche che conservano il loro valore, di un partenariato scientifico più coerente ?

Leggendo queste righe si penserà a ciò che si è fatto qua e là nel passato. Si potranno evocare, tra altri, le Azioni concertate incitatives (ACI, azioni concordate di incitazione) del Ministero francese dell'insegnamento superiore e della ricerca nel 1999 ("La ville : enjeux de société et questions scientifiques"). Ho già ricordato alcune operazioni multidisciplinari sulla città condotte dall'École con successo. Più recentemente il programma ANR 2007-2010 su Piazza Navona e il suo quartiere va inquadrato in questa logica integrata, così come, anche se ancora parzialmente, quello (2010-2013) sui littorali dell'Adriatico (progetto ANR per il quale l'École è il partner principale). Inoltre le ricerche di tre ex ricercatori dell'École sul "diritto del suolo" (Julien Dubouloz, MMSH, Aix-en-Provence), sulla "conoscenza delle acque" (Alice Ingold, EHESS, Paris) e sull'urbanizzazione dei littorali mediterranei nel quadro di un programma RAMSES (Coline Perrin, INRA, Montpellier) costituiscono dei contributi preziosi per lo sviluppo di ricerche ambiziose.

Tuttavia, sembra che si debba fare un altro passo per trasformare questi tentativi in qualcosa di più che degli esperimenti, cioè farle diventare "un modo di agire" che costituirebbe il cuore della pratica scientifica di un'istituzione come l'École : forse elaborando dei programmi abbastanza brevi (al massimo di cinque anni) che permetterebbero di cambiare territorio e partner di ricerca. E aprendo un dialogo continuo con gli enti locali (regione, provincia, comune) per impegnarsi a perseguire un obiettivo scientifico ben chiaro e per rispondere alle richieste dei partner locali : lo scambio con queste istituzioni può solo costituire un vantaggio, anche dal punto di vista scientifico. È assurdo che le città sulle quali l'École ha pubblicato delle monografie di qualità ignorino completamente questi lavori e non solo a causa della lingua (anche se questo punto sarà da rivedere). Ci sono dei gemellaggi da stabilire per delle ricerche in comune. Abbiamo troppe poche convenzioni con i partner territoriali : ciò per l'École rappresenta una "nuova frontiera".

Institutions, Fondations, Entreprises. Pour une chaîne opératoire

La démarche esquissée ici devrait également permettre d'établir un lien nouveau entre des institutions scientifiques comme l'École, les fondations et les entreprises. Les unes ne sont pas au service des autres et réciproquement. Les institutions de recherche ont leur légitimité. En revanche, il serait temps de ne plus chercher leur rapport avec le monde industriel et le secteur privé sous le seul angle du mécénat. Sans enlever à cette approche son mérite, qui est grand, dans le domaine de la culture en particulier, on sait depuis longtemps qu'il est nécessaire – pour établir un lien durable et solide entre l'entreprise et la recherche en sciences humaines et sociales – de construire un autre type de relation fondé sur un apport mutuel prenant en compte la spécificité des missions de chacun.

C'est par ce biais que je vois, pour ma part, la présence repensée des sciences sociales, avec les sciences humaines qui y sont solidement implantées depuis toujours, dans les programmes et opérations de l'École. Non pas à côté des sciences humaines mais à l'intérieur de celles-ci pour contribuer à recréer ce lien essentiel entre notre travail scientifique et la société qui observe nos travaux avec de plus en plus de difficulté pour en percevoir les logiques et les stratégies. L'École est une institution qui croit en la valeur épistémologique de l'érudition. Toutefois, c'est le passage du savoir érudit au savoir opérationnel qui fait trop souvent problème. Nombre de dysfonctionnements de nos sociétés sont dus à l'incapacité de celles-ci à mobiliser des savoirs qui semblent à tort déconnectés du réel alors qu'ils sont l'un des anneaux indispensables pour la solidité de la chaîne permettant l'analyse de ce réel. Nous devons être des passeurs et des médiateurs du savoir sans pour autant perdre notre identité de chercheurs. Pour reprendre une heureuse expression récente, il faut se positionner sur « le seuil de la caverne » (*À quoi servent les sciences humaines (I)*, dans *Tracés*, h.s., 2009, p. 200). Et garder la maîtrise sur la manière d'interroger la documentation primaire.

Méditerranée : élargir le regard

Si l'on prend en considération les terrains de l'École extérieurs à l'Italie (Maghreb, Sud-est européen), une telle démarche s'impose avec encore plus de force. Une fouille archéologique au cœur de la Tunisie, du Maroc ou de la Croatie ne devrait-elle pas cohabiter avec des études plus globales du territoire? Récemment les travaux de l'École en Albanie (Etleva Nallbani) se sont accompagnés d'opérations lourdes (construction programmée de routes pour désenclaver des régions), et ce n'est pas à mes yeux le moindre de leurs résultats.

Sur ces terrains plus lointains, il nous faut échanger davantage avec les partenaires locaux, d'autres Écoles françaises à l'étranger et des instituts français de recherche présents à Rabat (Centre Jacques Berque, CJB) ou à Tunis (Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, IRMC) qui ont des missions proches des nôtres. Ce sera fait dans les prochains mois.

Istituzioni, Fondazioni, Imprese. Per una catena d'operazioni

La metodologia abbozzata qui dovrebbe egualmente consentire di stabilire un legame nuovo tra istituzioni scientifiche come l'École, fondazioni e imprese. Esse non sono al servizio l'una dell'altra. Gli istituti di ricerca hanno la loro legittimità. Sarebbe giunto tuttavia il momento di non considerare il loro rapporto con il mondo industriale e il settore privato dal solo punto di vista del mecenatismo. Senza sottrarre a questo approccio il suo notevole merito, in particolar modo in ambito culturale, è noto da tempo che è necessario – per stabilire un legame duraturo e solido tra impresa e ricerca nelle scienze umanistiche e sociali – costruire un altro tipo di relazione basata su un apporto reciproco che prenda in considerazione la specificità degli obiettivi di ciascuno.

*È in questo modo che personalmente ritengo possa essere ripensata la presenza delle scienze sociali all'École insieme con quelle umanistiche che da sempre sono saldamente inserite nei programmi e nelle operazioni dell'École. Non accanto alle scienze umanistiche ma all'interno di queste stesse per contribuire a ricreare quel legame essenziale tra il nostro lavoro scientifico e la società che osserva i nostri studi con crescente difficoltà nel percepirne le logiche e le strategie. L'École è un'istituzione che crede nel valore epistemologico dell'erudizione. Tuttavia, è il passaggio dal sapere erudito al sapere operativo che pone troppo spesso dei problemi. Un certo numero di disfunzioni delle nostre società è dovuto all'incapacità di quest'ultime a mobilitare delle conoscenze che sembrano, a torto, senza connessioni con la realtà quando invece costituiscono uno degli anelli indispensabili per assicurare la solidità della sequenza che permette l'analisi di questa realtà. Dobbiamo essere dei vettori e dei mediatori del sapere senza tuttavia perdere la nostra identità di ricercatori. Per riprendere una recente e felice espressione bisogna collocarsi sulla "soglia della caverna" (À quoi servent les sciences humaines (1), in *Tracés*, h. s., 2009, p. 200). E si deve mantenere il controllo sul modo di interrogare la documentazione primaria.*

Mediterraneo : ampliare la prospettiva

Se prendiamo in considerazione le ricerche sul campo al di fuori dell'Italia (Maghreb, Sud-Est europeo), una tale metodologia si rende ancora più necessaria. Uno scavo archeologico nel cuore della Tunisia, del Marocco o della Croazia non dovrebbe essere correlato a ricerche più globali sul territorio? Recentemente i lavori dell'École in Albania (Etleva Nallbani) sono stati accompagnati da operazioni strutturali (costruzioni programmate di strade per rendere accessibili alcune regioni) e, a mio avviso, questo non costituisce certo un risultato da poco.

In questi territori più lontani, dobbiamo avere più scambi con i partner locali, con le altre Écoles francesi all'estero e con gli Istituti di ricerca presenti a Rabat (Centre Jacques Berque, CJB) o a Tunisi (Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, IRMC) che hanno degli obiettivi simili ai nostri. Ciò sarà fatto nei prossimi mesi.

L'historien et l'archéologue sont, aux côtés des spécialistes des sciences sociales et des sciences de l'environnement, des acteurs essentiels pour le développement et la valorisation des territoires : voilà un message qu'il va falloir faire passer, non pas seulement par des paroles mais aussi par des actes et par des écrits.

Telle est une voie possible, parmi d'autres, pour développer de nouvelles sciences à l'École. Plus que par la création ou la redistribution de postes de membres (ce que personne d'ailleurs ne propose) c'est par la pluridisciplinarité des opérations de recherche que ces sciences peuvent prendre toute leur place au sein de l'institution sans pour cela être à la remorque de quiconque, en agissant selon les règles épistémologiques qui sont les leurs et en s'articulant avec les opérations des historiens et des archéologues.

Il y a donc une nouvelle stratégie à mettre en œuvre dans une maison qui a une capacité naturelle à opérer sur la longue durée et sur les changements d'échelle. La Blanchère, un des premiers membres de l'École, qui travaillait à la fin du XIX^e siècle sur les marais pontins, avait déjà une telle stratégie sans avoir tous les outils nécessaires... Il va de soi que ce sera à la direction de l'École, aidée par son conseil scientifique, de faire le moment venu les choix adaptés.

Par delà ce dialogue sur les territoires, on entrevoit des possibilités importantes d'échanges. Il n'y a rien là qui doit nous effrayer, bien au contraire. Les récents débats au CNRS, parfois rudes, entre archéologie et environnement, montrent simplement que des mutations sont en cours, qu'il faut en prendre acte et ne pas obliger les chercheurs à choisir leur camp : la science n'a pas de frontière, et il n'y a que de mesquines frontières de pouvoir. Nous n'assistons à rien d'autre qu'à une banale crise de croissance autour de disciplines nouvelles qui ne peuvent rien faire d'utile si elles se coupent des approches traditionnelles et réciproquement. Les jeunes générations considéreront bien vite ces épisodes comme de simples étapes, rapidement digérées et oubliées mais que l'historiographie gardera en mémoire.

Lo storico e l'archeologo sono, insieme agli specialisti delle scienze sociali e delle scienze ambientali, figure essenziali per lo sviluppo e la valorizzazione dei territori: ecco un messaggio che dovremo trasmettere, non solo con le parole ma anche tramite azioni e scritti.

Questa è una delle strade possibili per sviluppare nuove scienze all'École. Piuttosto che creando o ridistribuendo i posti di ricercatori (cosa che peraltro nessuno suggerisce) è attraverso la multidisciplinarietà delle operazioni di ricerca che queste scienze possono prendere il giusto spazio all'interno dell'École senza per questo essere al traino di nessuno, operando secondo le proprie regole epistemologiche e coordinandosi con le ricerche degli storici e degli archeologi.

Dobbiamo pertanto mettere in atto una nuova strategia in una struttura che possiede una capacità naturale a operare sulla lunga durata e a adattarsi a cambiamenti di scala. La Blanchère, uno dei primi membri dell'École che lavorava alla fine del XIX^o secolo nelle paludi pontine, aveva già aderito a una strategia simile senza avere gli strumenti necessari... È ovvio che sarà compito della direzione dell'École, aiutata dal suo consiglio scientifico, effettuare le scelte adatte a questo scopo. Attraverso il dialogo sul territorio si intravedono importanti possibilità di scambio. In questo non c'è nulla che debba spaventarci, anzi. I recenti dibattiti al CNRS, a volte tesi, tra archeologia e ambiente mostrano semplicemente che sono in corso dei mutamenti, che bisogna prenderne atto e non obbligare i ricercatori a scegliere un campo: la scienza non ha frontiere, esistono solo meschine frontiere di potere. Assistiamo soltanto a una banale crisi di crescita intorno a nuove discipline che non possono fare niente di utile se spezzano i legami con gli approcci tradizionali e reciprocamente. Le giovani generazioni considereranno molto presto questi episodi come delle semplici tappe, rapidamente digerite e dimenticate che, tuttavia, la storiografia conserverà nella memoria.

Directeur de la publication : Michel Gras

Traduction : Elena Avellino

Composition : Hélène Franchi

Imprimerie : Scuola Tipografica S. Pio X

ISSN 1826-8226 • Parution : février 2011

Ce numéro a été imprimé à 2.000 exemplaires

BILANS, ÉCHANGES, PROJETS

La *lettre* de l'École française de Rome

École française de Rome

Direction :

Piazza Farnese, 67 - (I) 00186 ROMA

Tél : (0039) 06 68 60 13 33 • Télécopie : (0039) 06 687 48 34

Administration :

Piazza Navona, 62 - (I) 00186 ROMA

Tél : (0039) 06 68 42 90 01 • Télécopie : (0039) 06 68 42 90 50

Courriel : direction@efrome.it

Site internet : <http://www.efrome.it>